Les joueurs de yass

Autor(en): **Gaillard, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 17

PDF erstellt am: **08.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-224546

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— La quoi ? fis-je avec des sanglots dans la gorge.

— La tavelle. C'est une épidémie qui court. Ah ! tu as eu de la chance de me rencontrer.

Je rentrai chez moi en pleurnichant et je me hâtai d'ouvrir un dictionnaire à la lettre T. Je cherchai le mot que m'avait dit mon ami, et je lus : « Tavelle ou tavelure, maladie des poires ».

EUGÉNIE OU LE CHAPEAU A LA MODE

« En souvenir de l'Impératrice Eugénie qui le lança jadis, on a donné le nom d'« Eugénie » au petit chapeau actuellement à la mode. »

(Les Journaux).

Eugénie, Eugénie, oh ! oh !
Voici donc ce nom à la mode !
C'est celui d'un petit chapeau
Très coquet, pas cher, et commode

Qui se porte un peu de côté,
Très en arrière sur le crâne
Et donne aux femmes la beauté
Et par-dessus tout un air crâne.

Or, ainsi coiffée, à nos yeux
La plus laide semble parfaite.
A l'escorte des amoureux
Elle fait perdre aussi la tête.

Il fut, avec succès, lancé
Par une jeune impératrice
Dont jadis le peuple français
Admirait le moindre caprice.

Au sein des fêtes, il régnait
Dans les jardins des Tuileries ;
Et si chacune s'en paraît,
C'était beaucoup par flatterie !

On voulait en s'embellissant
Aussi plaire à la Souveraine
Et lui démontrer... en passant
Que de la mode elle était reine.

Fidèles au Gouvernement,
Les plus séduisantes actrices
Suivaient avec empressement
L'exemple de l'Impératrice.

Tu nous reviens toujours plus beau
Pour le charme de nos coquettes,
Adorable petit chapeau
Qui parachève les toilettes

Qu'on arbore dans les grands jours !
Car la mode... après des années...
Ressuscite les vieux atours
Dont nos aïeules surannées

Gardaient, seules, le souvenir !
Et du coup nos bonnes grand'mères
Vont espérer se rajeunir...
Hélas ! beaux rêves éphémères !

Georges Dubut.

Dans la rue. — Il pleut à verse. Passe une jeune femme sous un parapluie. Tout à coup, un vieux monsieur s'approche d'elle et murmure de douces paroles.

— Oh ! Monsieur !

Le vieux (à part). — Nom d'un chien ! c'est Eulalie, ma cuisinière ! (Haut et d'un ton bref). — Donnez-moi votre parapluie.

LES JOUEURS DE YASS

ILS sont quatre, quelquefois trois. Vous ne les voyez jamais jouer à deux, nez à nez, sagement, placidement, en bons pères de famille, philosophes de nature, prenant leur temps, calculant, réfléchissant, combinant ; ça n'a pas assez de sel, ce n'est ni intéressant ni excitant ; c'est bon pour des apprentis ou pour un couple pot-au-feu attendant l'heure du sommeil en place de bâiller au plafond.

Ils sont quatre, toujours les mêmes, unis dans les bons et les mauvais jours, surtout de novembre à fin mars. Ils aiment bien le ciel, la verdure, les fleurs et les fruits, le sourire du printemps, la gloire de l'été et les magnificences de l'automne ; ils en jouissent différemment suivant leur situation, leur travail et leur caractère; mais l'hiver les réunit plus souvent, leur accorde ses bonnes longues veillées et, quand bien au chaud, les pieds sous la table, ils tapent le carton au bruit de la bise qui siffle ou des bourrasques de neige, ils se trouvent au rez-de-chaussée du paradis et leur être s'épanouit.

Ils n'admettent pas volontiers un quiconque pour remplacer un retardataire ou un manquant; ils préfèrent, en trio, se livrer au « schmoser » ou au « könig » (c'est, avec « schieber, stöck & Cie, les seuls mots allemands de leur connaissance ou tout au moins qu'ils savent employer en connaissance de cause) : une figure nouvelle ne leur dit rien qui vaille, même si c'est celle d'un ami, maître ès-cartes. L'entente n'est plus parfaite ; il faut étudier et surveiller le jeu du nouveau partenaire, subir sa supériorité en restant impassible ou constater son infériorité sans oser la déplorer trop ouvertement.

Ils ont leurs séances aussi régulières que possible ; ils ont leur soir, tout comme leurs femmes ont leur jour de thé, ou comme nos citadins ont leur jour de cinéma. Le samedi est leur jour officiel ; la semaine est finie et c'est un moyen d'en fêter la chute dans le passé. Alors, ce soir-là, avant de se séparer, ils se donnent rendez-vous le lendemain, pour le café-kirsch, si le temps ne permet pas une sortie en famille, et ils recommencent leur partie avec un zèle nouveau.

C'est samedi, 20 heures. Ils arrivent deux par deux, de côtés opposés, avec une exactitude chronométrée : Charles, le vigneron, en compagnie d'Alfred, le sellier, et Louis, le campagnard, avec Georges, le menuisier. Ils s'installent commodément dans un coin de la salle, comme ceux qui se disposent à faire une longue station dans les meilleures conditions possibles. Prévenant leur demande, on les pourvoit d'un tapis, d'une ardoise avec accessoires et d'un jeu de cartes. Un demi du crû et quatre verres seront relégués de côté pour ne pas gêner aux opérations. Et celles-ci les prennent si bien qu'ils en oublient d'allumer cigare ou cigarette.

En avant ! Pique atout !... Trois cartes !... 50 à la dame ! Marquez greffier ! Le jeu s'engage avec une certaine hésitation ; il faut tâter le terrain ainsi qu'il convient lors d'une offensive, chercher à reconnaître les forces de l'adversaire et l'appoint que peut vous apporter votre partenaire. Les cerveaux sont tendus à supputer, à enregistrer coup après coup, à déduire. Comme ils sont rompus à cet exercice, à cette stratégie, les péripéties du jeu se déroulent avec une vitesse déconcertante pour un novice.

« Stöck ! » lance Georges en abattant la dame d'atout, qui fait tomber le « nell » de la partie adverse, se sauvant devant la menace du «bourr». Les coups se précipitent vers le dénouement ; les cartes tombent comme grêle et sont enlevées avec une prestesse remarquable : on dirait que ces mains de travailleurs de la terre, du cuir et du bois, acquièrent de la souplesse, de la dextérité, au contact de ces petits rectangles de carton ; avec quelle maîtrise elles les battent et avec quelle rapidité elles les distribuent ! C'est du travail bien fait, et l'addition des points ne laisse rien à désirer ; des machines à calculer ne feraient pas mieux ni plus vite.

A peine une détente entre deux passes, où l'on échange une critique généralement bienveillante :

— Charles, tu aurais dû battre atout plus tôt ; leur as tombait et je le prenais du nell.

— J'ai mal compté les atouts ; j'ai cru qu'ils étaient tous sortis et j'ai été volé, reconnaît Louis.

— Cela arrive dans les meilleures familles, concède Alfred, sans méchanceté.

La passe ouverte, on se tait, c'est la consigne de tous les vrais joueurs. Les yeux se bornent à scruter, se posant parfois alternativement ou successivement sur ceux des autres. Les visages restent calmes, fermés, même quand l'agitation s'empare des nerfs ; les gestes seuls marquent de la fébrilité, et, dans les moments pathétiques, les mains de Charles et d'Alfred, plus particulièrement, frappent sur le tapis en abattant leurs dernières cartes : atout !... atout !... et carreau !

Une petite flamme court sur les visages vers la fin de la soirée : effet de la chaleur, de la fumée, de l'excitation du jeu, plus que du vin, car nos joueurs se sont contentés d'humecter leurs lèvres de temps à autre !

Les minutes impressionnantes sont celles où le parti Charles-Alfred annonce 100 d'as et fait le match, et celle où le parti Georges-Louis clame 200 de valets, dépassées encore par celles où les deux partis arrivent au but avec quelques points seulement de différence. Les uns et les autres accueillent la défaite avec la même indifférence : l'enjeu, le vin consommé, est si minime. La victoire n'a pas de quoi les griser.

Ils ont passé trois heures, l'esprit dégagé des questions de travail, des soucis domestiques et autres ; ils ont « dételé », disent-ils. Une détente les remet en bonne forme, en belle humeur, les rajeunit comme un bain de jouvence. Ils ont senti leur amitié, l'ont cimentée ; leur poignée de main est plus chaleureuse quand ils se séparent pour reprendre, par couples, dans la nuit noire, la direction de leur logis.

A. Gaillard.

L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR

LA mort du roi des allumettes et du roi des kodaks nous rappellent que la fortune ne fait pas le bonheur. J'ai toujours cru que d'avoir le confort moderne, des villas, des châteaux, des autos somptueuses pour ne pas patauger dans la boue quand il pleut, un nombre d'amis si grand qu'ils ne peuvent pas tenir tous autour de votre table, le moyen d'être soigné par les as de la médecine quand vous êtes malade ou d'être opéré avec des bistouris en or, quand vous voulez vous payer le luxe d'une petite opération, j'ai toujours cru que c'était là l'apanage des favorisés du sort, des heureux de ce monde.

Or, voilà que ceux qui ont cent mille fois plus de millions que je n'ai de cheveux sur la tête, terminent leur existence d'une façon tragique ? Est-ce que cela ne vous semble pas déconcertant et navrant ? Alors, que pourrons-nous désirer maintenant, si nous ne pouvons plus souhaiter d'être à la place de ces potentats, de ces magnats de la finance ? La sagesse ancienne affirmait que l'on ne trouve le bonheur véritable que dans une humble chaumière où l'on élève, avec le fruit de son honnête travail, des enfants en bonne santé, où l'on a une compagne aimante et dévouée, un chien fidèle, une pipe bien culottée. Les anciens ont toujours raison. Rappelez-vous les misères de l'heureux savetier à qui un financier avait confié un trésor. Il ne dormait plus, il faisait de la neurasthénie, il avait des battements de cœur et des sueurs froides au moindre bruit, pendant son insomnie. Las de gravir ce calvaire, il rendit l'argent et se remit à taper sur ses semelles en chantant. Plutôt que d'être milliardaire et exposé à terminer ma vie par un suicide, j'aimerais mieux, je ne sais pas, moi, être changé en vermicelle, en fixe-chaussette, ou encore me faire gratter la peau avec une râpe à fromage.

S. P.

DINER COMME UN ROI

IL nous est arrivé à tous de déclarer, après avoir fait un bon repas : « J'ai dîné comme un roi » et nous avons sous-entendu, naturellement, que si nous étions roi, nous aurions une table recherchée, sur laquelle paraîtraient des mets rares, des fruits exquis, des aliments précieux.

Nous raisonnions alors comme de vulgaires gastronomes, c'est-à-dire comme ces personnes terre à terre qui ne vivent uniquement que pour manger, qui n'ont pas d'autre culte que pour leur ventre et qui font passer les satisfactions de la table avant toutes les autres. Les rois ont d'autres aspirations moins vulgaires. Celui d'Italie est paraît-il très frugal et, au palais, on mange pour vivre, mais on ne vit pas pour manger. Mussolini lui-même, qui pourrait se permettre la fantaisie de se faire présenter des mets